

— Lise, ma Lise, répéta-t-il, où es-tu ?

Un sanglot lui répondit. C'était un sanglot, mais un sanglot qui prouvait que Lise était là, que la cabane n'était pas vide et que le malheureux n'allait pas s'y retrouver tout seul. Il frotta vivement une allumette sur sa culotte de velours noir et grâce à sa lueur falote, il se dirigea aussitôt vers la table où il ralluma la lampe éteinte.

— Je n'ai pas pu trouver un médecin, dit-il. Par ce chien de temps, et pour des malheureux comme nous aucun n'a voulu se déranger.

Lise très pâle lui répondit :

— Simonne n'a plus besoin de médecin, elle est morte.

— Morte, répéta Jean-Marie, ah ! ma pauvre femme !

— Oui, tu peux me plaindre, répondit Lise, car après tout ce que tu m'as fait endurer depuis trois ans que nous sommes mariés, cette mort est en effet ce qui pouvait m'arriver de plus affreux. J'ai tout quitté pour te suivre, Jean-Marie. A mon père, capitaine de douanes en retraite et si honorable, tu avais juré de te bien conduire, de ne plus jouer, de redevenir un homme de travail et de conduite comme avaient été tous les tiens. Mon père s'est laissé séduire par tes promesses et par mes prières, car je t'aimais ! Il a consenti à notre mariage et de fait, si tu l'avais voulu, nous aurions pu être si heureux. . . . Tu avais à Luchon un établissement pas bien considérable, mais honorablement connu, avec des chevaux, des voitures, une équipe de guides, qui pendant la saison rapportait assez pour vivre toute l'année, mettre de l'argent de côté et amasser une petite fortune, mais au lieu de travailler toi-même, de surveiller tes gens, de te placer à leur tête, tu as tout laissé à l'abandon pour ces parties de baccara qui t'ont tout pris, jusqu'à notre dernier morceau de pain. La ruine, la saisie, la misère noire, tout est arrivé l'un après l'autre ; mon père est mort de chagrin et moi réfugiée dans cette cabane, si misérable que personne n'en a voulu, je viens de voir mourir ma fille tuée par le désespoir et les angoisses que j'ai éprouvées.

Le malheureux, un coude appuyé sur la table, pleurait à fendre l'âme.

— Oh ! pardonne, pardonne, balbutia-t-il. Je suis indigne de vivre, c'est vrai, mais aide pitié de moi et je te promets que je ne recommencerai plus.

— Les ivrognes et les joueurs ne se corrigent jamais, dit-elle lentement. Quel avenir va être le tien, quelle existence sera la nôtre ? . . . L'été dernier, tu avais gagné de l'argent avec tes excursions, puisque tu es le meilleur guide des hauts sommets que l'on connaisse. Nous aurions pu passer l'hiver sans privations, ailleurs que dans cette mesure où tout manque, et où la mort nous guette par le froid, la faim, les avalanches. Mais non, tu as joué encore, joué toujours et nous sommes sans pain. Nous n'avons même pas de quoi acheter un cerceau à l'enfant qui vient de mourir. Quant à moi, je renonce à te corriger. Dès que le temps me le permettra, je partirai pour Toulouse, à pied, si je n'ai pas de quoi prendre le chemin de fer, et là, j'irai me placer servante dans quelque maison où je pourrai gagner ma vie.

— Et tu m'abandonneras ? demanda Jean-Marie avec la même expression de terreur que si la foudre l'écrasait.

— Tu l'auras bien voulu. D'abord rester avec toi, maintenant que ce pauvre petit cadavre se dressera toujours entre nous, non, je ne le puis pas. La solitude de cette cabane, que rien désormais ne peuplera pendant cette saison cruelle, me rendrait folle. Nous sommes encore jeunes tous les deux, travaillons. Le travail est encore la chose la plus saine, celle qui fait le mieux remonter les pentes descendues.

— Oui, tu as raison. Mais travaillons ensemble et ne nous séparons pas.

Une seule chose au monde est capable de me donner du courage, d'empêcher de s'éteindre en moi l'étincelle d'honneur et de droiture qui y est malgré tout, crois-le, ma pauvre Lise, et cette chose c'est toi. Tes doux yeux seuls, les paroles qui tombent de tes lèvres, toujours si miséricordieuses, même lorsque, comme à présent j'ai mérité toutes tes colères ; ces choses-là sont souveraines sur mon cœur et aurait toujours raison de moi. Mais si tu n'es pas là . . . mais si tu n'es pas là, que vais-je faire ? Est-ce que fatalement je ne reviendrai pas à cette passion maudite, je n'y revierai pas, conduit par mon isolement, ma solitude, mon abandon ? . . . Il pleurait doucement, continuellement, et les larmes en ruisselant sur ce mâle visage étaient bien le spectacle le plus navrant que l'on puisse imaginer. Lise, qui l'avait trop aimé pour ne pas l'aimer encore, se sentit troublée jusqu'au fond de l'âme par cette douleur poignante. Cependant elle se raidit. Est-ce que sa faiblesse n'eût pas perdu Jean-Marie sans retour ! . . . Et s'il y avait moyen de le